Enseignante : BENAOUA Djamila

Matière : Introduction à la littérature

Niveau : 1^{re} année Master « Langue et Culture »

T.D. n° 2 : Littérature nègre

- 1. Expliquez pourquoi ce texte s'inscrit dans la littérature nègre.**
- 2. Quelle image le narrateur donne de la figure de l'homme blanc et celle de l'homme noir ?**
- 3. A partir de ce texte, résumez sous forme de notes les propriétés de la littérature nègre.**

Texte :

- Notre soumission, reprit Batouala, dont la voix allait s'enfiévrant, notre soumission ne nous a pas mérité leur bienveillance. Et d'abord, non contents de s'appliquer à supprimer nos plus chères coutumes, ils n'ont eu de cesse qu'il ne nous aient imposé les leurs.

Ils n'y ont, à la longue, que trop bien réussi. Résultat : la plus morne tristesse règne, désormais, par tout le pays noir. Les blancs sont ainsi faits, que la joie de vivre disparaît des lieux où ils prennent quartiers.

Depuis que nous les subissons, plus le droit de jouer quelque argent que ce soit au « patara ». Plus le droit non plus de nous enivrer. Nos danses et nos chants troublent leur sommeil. Les danses et les chants sont pourtant toute notre vie. Nous dansons pour fêter Ipeu, la lune, ou pour célébrer Lolo, le soleil. Nous dansons à propos de tout, à propos de rien, pour le plaisir. Rien ne se fait ni ne se passe, que nous le dansions aussitôt. Et nos danses sont innombrables. Nous dansons la danse de l'eau de la terre et de l'eau du ciel, la danse du feu, la danse du vent, la danse de la fourmi, la danse de l'éléphant, la danse des arbres, la danse des feuilles, la danse des étoiles, la danse de la terre et de ce qui est dedans, toutes les danses. Ou, plutôt, mieux est de dire que naguère nous les dansions toutes. Car, pour ce qui est des jours que nous vivons, on ne les tolère plus que rarement. Et encore nous faut-il payer une dîme¹ au « Gouvernement ».

Au fond, on obéirait bien aux « boundjous », sans même songer à protester, s'ils étaient seulement plus logiques avec eux-mêmes. Le malheur est qu'il n'en est rien. Un exemple, entre tant d'autres. Tenez, il y a deux ou trois lunes, ne voilà-t-il pas que cet animal d'Ouorro, saoul comme, seul, un vrai blanc sait l'être, ne voilà-t-il pas que mon Ouorro s'avise de rouer de coups l'une de ses « yassi ».

Je vous assure, par N'gakoura, que, pour ce qui est de rosser sa femme, on ne fait pas mieux. Ayayaille ! Il vous l'avait bien rossée, je vous le garantis. Elle n'était plus que plaies et bosses. C'était, à n'en pas douter, du beau travail. Le blâme qui veut. Quel est celui de nous qui n'a jamais triqué² de ses femmes ?

Donc, jusque-là, rien que de très normal. Voici où l'affaire se corse. Notre drôlesse, au lieu de rester dans sa case, bien tranquille avec sa raclée, ne s'avise-t-elle pas d'aller se plaindre au « commandant », qui hébergeait justement, ce jour-là, quelques blancs de passage !

Je ne vous apprends rien, quand je vous dis que notre « commandant » est d'une sobriété rare pour un blanc. Ce jour-là, il était plein à tomber, plein à ne pouvoir distinguer un cabri d'un éléphant.

Il tempête, en voyant dans quel état ce pauvre Ouorro a mis sa femme, hèle³ un « tourougou »⁴ et lui donne l'ordre d'aller chercher ce trop bon mari, pour le mener en prison. Et comme le milicien, un peu surpris de la disproportion qu'il y avait entre la faute et le châtement, apportait quelque lenteur à

¹ Impôt

² Battu

³ Appelle

⁴ Milicien

Enseignante : BENAOUA Djamila

Matière : Introduction à la littérature

Niveau : 1^{re} année Master « Langue et Culture »

T.D. n° 2 : Littérature nègre

exécuter l'ordre reçu, le « commandant » s'empara d'une bouteille vide et, fou de colère, la lança à toute volée, dans la direction du malheureux « tourougou », qui atteint à la tête, croula sur le sol, geignant de douleur, comme une masse.

Devant cette bonne blague, les blancs, tous les blancs s'esclaffèrent. Voilà. C'est ainsi qu'on nous traite partout. Essaie voire, vieil ami Yabada, de risquer, sous les yeux du « commandant », rien que deux francs au « patara ! » La chicotte⁵ est le moins que puisse te valoir ce crime abominable. Il n'y a que les « boundjous » qui aient le droit de jouer de l'argent au jeu et de le perdre.

Les yeux injectés de sang, il vociférait en bégayant :

- Les « boundjous » ne valent rien. Il ne nous aiment pas. Ils ne sont venus chez nous que pour nous faire crever. Ils nous traitent de menteurs ! Nos mensonges ne trompent personne ? Si, parfois, nous embellissons le vrai, c'est parce que la vérité a presque toujours besoin d'être embellie, c'est parce que le manioc sans sel n'a pas de saveur.

Eux, ils mentent pour rien. Ils mentent comme on respire avec méthode et mémoire. De là, leur supériorité sur nous.

Ils disent, par exemple, que les nègres se haïssent, de cheffat⁶ à cheffat. Ayayaille ! Mais les « bondjoulis » ou commerçants, les « Mon Pôlo » ou missionnaires, les « yongorogombés » ou tirailleurs peuvent-ils s'entendre avec les « commandants ? » Et pourquoi ne leur ressemblerions-nous pas, sur ce point ? L'homme, quelle que soit sa couleur, est toujours un homme, ici comme à M'Poutou.

La lointaine immense rumeur, pareille au bombillement⁷ de milliers de mouches vertes ou bleues vautrées sur une charogne, devenait de moment en moment plus distincte.

- Je ne me lasserai jamais de dire, proférait cependant Batouala, je ne me lasserai jamais de dire la méchanceté des « boundjous ». Jusqu'à mon dernier souffle, je leur reprocherai leur cruauté, leur duplicité, leur rapacité.

Que ne nous ont-ils pas promis, depuis que nous avons le malheur de les connaître ! Vous nous remercieriez plus tard, nous disaient-ils. C'est pour votre bien que nous vous forçons à travailler.

L'argent que nous vous obligeons à gagner, nous ne vous en prenons qu'une infime partie. Nous nous en servons pour vous construire des villages, des routes, des ponts, des machines qui marchent, au moyen du feu, sur des barres de fer.

Les routes, les ponts, ces machines extraordinaires, où ça ! Mata ! Nini ! Rien, rien ! Bien plus, ils nous volent jusqu'à nos derniers sous, au lieu de ne prendre qu'une partie de nos gains ! Et vous ne trouvez pas notre sort lamentable ?...

Il y a une trentaine de lunes, on achetait encore notre caoutchouc à raison de trois francs le kilo. Sans ombre d'explication, du jour au lendemain, on ne nous a plus payé que quinze sous la même quantité de « banga ». Ehein, quinze sous : un « méya » et cinq « bi'mbas ». Et c'est juste ce moment-là que le « Gouvernement » a choisi pour porter notre impôt de capitation de cinq à sept et même dix francs.

Or, personne n'ignore que, du premier jour de la saison sèche au dernier de la saison des pluies notre travail n'alimente que l'impôt, lorsqu'il ne remplit pas, par la même occasion, les poches de nos commandants.

⁵ Fouet

⁶ Territoire sur lequel s'exerce l'autorité d'un chef de tribu

⁷ vrombissement

Enseignante : BENAOUA Djamilia

Matière : Introduction à la littérature

Niveau : 1^{re} année Master « Langue et Culture »

T.D. n° 2 : Littérature nègre

Nous ne sommes que des chairs à impôt. Nous ne sommes que des bêtes de portage. Des bêtes ? Même pas. Un chien ? ils le nourrissent, et soignent leur cheval. Nous ? Nous sommes, pour eux, moins que ces animaux, nous sommes plus bas que les plus bas. Ils nous crèvent lentement.

Une foule suant l'ivresse se pressait derrière la troupe constituée par Batouala, les anciens, les chefs et leurs capitans.

Il y eut des injures, des insultes. Batouala avait mille fois raison. On vivait heureux, jadis, avant la venue des « boundjous ». Travailler peu, et pour soi, manger, boire et dormir ; de loin en loin, des palabres sanglantes où l'on arrachait le foie des morts pour manger leur courage et se l'incorporer –tels étaient les seuls travaux des noirs, jadis, avant la venue des blancs.

A présent, les nègres n'étaient plus que des esclaves. Il n'y avait rien à espérer d'une race sans cœur. Car les « boundjous » n'avaient pas de cœur. N'abandonnaient-ils pas les enfants qu'ils avaient des femmes noires ? Se sachant fils de blancs, ces derniers devenus grands, ne daignaient pas fréquenter les nègres. Et ces blancs-noirs, en bons « boundjouvoulos » qu'ils étaient, vivaient une vie à part, pleins de haine, suintant l'envie, excrétés de tous, pourris de défauts, malfaisants et paresseux.

Quant aux femmes blanches, inutile d'en parler. On avait cru longtemps qu'elles étaient matière précieuse. On les craignait, on les respectait, on les vénérât à l'égal des fétiches.

Mais il avait fallu en rabattre. Aussi faciles que les femmes noires, mais plus hypocrites et plus vénales, elles abondaient en vices que ces dernières avaient jusqu'alors ignorés. A quoi bon insister là-dessus ! Le comble est qu'elles exigeaient qu'on les respectât.

René Maran, Batouala véritable roman nègre, 1921.